Le texte, le discours et la pratique

Sémiotique, linguistique textuelle et analyse du discours

Marion Colas-Blaise

Université du Luxembourg

Associée au CREM (Université de Lorraine)

Comment la sémiotique (post-)greimassienne, mais aussi l’analyse du discours française, dont Maingueneau est une figure de proue, la *Kritische Diskursanalyse* de Jäger, les linguistiques de l’énonciation et la linguistique textuelle du discours développée par Adam concourent-elles à penser l’articulation du texte et du discours ? Quelles sont les lignes de divergence, mais aussi de convergence ? Notre objectif est de faire dialoguer des disciplines qui peuvent souffrir d’un cloisonnement, même si les questionnements épistémologiques de base sont, dans une large mesure, communs. La mise en résonance des disciplines convoquées ne visera pas une redéfinition unitaire des termes « texte » et « discours »[[1]](#footnote-1). Il s’agira, plutôt, de montrer en quoi le dialogue peut donner lieu à un renouvellement épistémologique.

À cet effet, la réflexion se cristallisera autour de trois notions qui, sans être inédites, peuvent faire émerger des problématiques apportant des inflexions théoriques et méthodologiques innovantes. D’abord, il s’agira de confronter les définitions du texte et du discours en sémiotique, en analyse textuelle du discours et en analyse du discours à partir de la notion, controversée, de contexte. Ensuite, l’attention se focalisera sur la notion de dispositif, dans le sillage de la *Kritische Diskursanalyse* de Jäger. Enfin, la notion de médiation permettra de réinterroger les processus de la discursivisation et de la textualisation, tels qu’ils sont à même de redynamiser la production du sens.

1. Le contexte en questions

Force est de constater, d’entrée, que les définitions du texte et du discours en sémiotique, d’une part, en analyse du discours et en linguistique textuelle du discours, d’autre part, ne se recouvrent qu’imparfaitement. En vertu d’une définition restrictive, le texte caractérise, en sémiotique, des constantes du plan de l’expression, le discours gérant la complexification des contenus, au gré des paliers superposés du parcours génératif de la signification et des composantes catégorielles et syntaxiques (tensivo-phorique, thymique, sensible et perceptive, modale, actantielle, passionnelle…) qu’ils accueillent. Si la cohérence est le propre du plan de l’expression, la congruence caractérise les sélections opérées depuis les oppositions sémantiques élémentaires jusqu’aux organisations narratives et aux manifestations thématiques et figuratives. Plus largement, le texte est obtenu par la procédure de la textualisation que Greimas et Courtés (1979 : 391, 219) définissent comme un « arrêt » du parcours génératif, un « moment quelconque du processus, et sa déviation vers la manifestation », c’est-à-dire vers la « présentification de la forme dans la substance ».

Le texte et le discours correspondent ainsi, fondamentalement, à deux « points de vue sur la signification » (Fontanille 2003 [1998] : 88), qui impliquent deux approches différentes du contexte. Critiquant la double équation « Discours = Texte + Contexte » et « Texte = Discours sans Contexte » établie par Adam[[2]](#footnote-2), Fontanille (*ibid.* : 91-93) considère la notion de contexte comme une « invention qui n’est nécessaire que quand on adopte le point de vue du texte ». Dans ce cas, écrit-il, la signification exige que soient pris en considération, outre le tableau lui-même, la série des tableaux dans laquelle il s’insère, voire l’ensemble de la production d’un artiste, jusqu’au cadre et à l’accrochage dans un lieu muséal.

On trouve ici les prémisses de la « sémiotisation du contexte » qui culminera dans la sémiotique des pratiques et des formes de vie (Fontanille 2008, 2015a). Le parcours de l’expression prévoit différents niveaux pertinents de l’expérience et autant d’instances formelles : les signes, les textes-énoncés (verbaux et non verbaux), les objets, les scènes pratiques[[3]](#footnote-3) et les formes de vie[[4]](#footnote-4), les passages entre les strates s’opérant selon le principe de l’intégration ascendante (par exemple, les objets intègrent les textes, les pratiques intègrent les objets, etc.) ou descendante (un texte peut manifester une pratique, voire une forme de vie) (2008 : 59). La notion de contexte est désormais vouée à prendre en charge les éléments « accessoires » échappant au principe de pertinence. Elle est concurrencée par celle de situation sémiotique, qu’il s’agisse de l’expérience de l’interaction avec un texte, par le biais de ses supports matériels, par exemple, ou de l’ajustement entre plusieurs interactions, plusieurs pratiques, concurrentes.

Faut-il déceler dans le discrédit jeté sur la notion de contexte ou, du moins, dans l’obligation de la réinterroger et, conjointement, dans la mise en avant de celle de situation la source de divergences de fond entre la sémiotique, la linguistique textuelle du discours et l’analyse du discours ? On sait que la question du contexte est centrale en linguistique textuelle du discours et en analyse du discours.

Elle oblige, en effet, à des positionnements disciplinaires dès le tournant énonciatif des années soixante-dix et quatre-vingt : les distinctions que Kerbrat-Orecchioni introduit entre la linguistique de l’énonciation « restreinte » et celle de l’énonciation « étendue » (1980), entre les contextes linguistique et non linguistique, étroit ou large (2002 :135), résument la volonté de rendre compte, par élargissements successifs, des éléments constitutifs du cadre énonciatif, de la situation sociale de l’échange communicatif ainsi que du cadre institutionnel, sinon physique. Angermuller (2007) rappelle que le discours et le contexte sont indissociables : quelles que soient les traditions disciplinaires, le discours est approché le plus souvent sous l’angle de l’« espace où se déploie l’usage des signes, mots et textes dans un contexte ».

Quant à la notion de situation, elle revêt sous la plume de Maingueneau (not. 2004) une triple signification, que l’on confrontera avec la définition de Fontanille : la situation d’énonciation (les coordonnées énonciatives) est distinguée de la situation de locution (les rôles de locuteur, d’allocutaire et de délocuté) et de la situation de communication.

Les notions de texte et de discours, de contexte et de situation deviennent-elles ainsi des révélateurs privilégiés de choix épistémologiques et heuristiques divergents ? On peut déceler au moins un point de convergence : l’analyse immanente du texte qui s’appuyait sur la séparation entre le texte et le hors-texte de nature socio-historique perd de son intérêt au vu d’une reconception des problématiques contemporaines du texte et du discours. On le constate d’abord en analyse du discours, où les problématiques du discours « se refusent à dissocier l’étude des formes et des “comportements” », récusant l’« opposition même entre un intérieur et un extérieur des textes, considérés comme des structures closes » (Maingueneau 2012). On le note également en linguistique textuelle du discours, l’intérêt de la notion de textualité selon Adam résidant, précisément, dans sa capacité à prendre en compte l’interaction entre différentes composantes : morphosyntaxique, sémantique, énonciative, stylistique, mais aussi cotextuelle, péritextuelle, intertextuelle, métatextuelle et générique, dans l’espace discursif et interdiscursif. Adam promeut une conception intégrative qui dénie au contexte sa position d’extériorité : « Tous mes travaux ont pour but de penser les relations entre composantes micro-linguistiques de bas niveau (mots et phrases) et ancrage des énoncés dans la textualité et dans une discursivité englobante » (2012 :10). L’articulation du texte au discours est alors assurée entre autres par le biais des variations historiques de ses éditions (2006 : 12-13). Enfin, la sémiotique pousse plus avant l’idée de la co-variance entre les différentes strates d’un parcours de l’expression. Plus que jamais, il s’agit d’étudier l’entre-jeu des plans d’immanence ordonnés du point de vue hiérarchique. Ainsi, plutôt que de dire que le point de vue du texte « oblige à *ajouter* des éléments contextuels » (Fontanille 2003 [1998] : 91), on peut demander à la sémiotique des pratiques numériques de rendre compte des marques laissées dans le texte (principe de l’intégration descendante). En particulier, la pratique numérique influe sur la forme (du contenu et de l’expression) du texte en le redistribuant conformément aux arborescences et conventions hypertextuelles. Elle oriente les agencements textuels, les choix thématiques et figuratifs, morphosyntaxiques et énonciatifs, les types de composition et de structuration[[5]](#footnote-5).

On peut ainsi dégager un espace d’échanges entre les trois disciplines. Ici et là, la composante sociohistorique et culturelle est primordiale. L’analyse du discours examine « les règles sous-jacentes qui organisent la production, la circulation et l’utilisation des signes, de préférence en vue de leurs inscriptions sociales et historiques » (Angermuller 2007 : 5). Au sujet de la « polarité » discours et texte, Maingueneau note que la « parole se présente à la fois comme une activité *et* comme une configuration de signes à analyser. Il suffit de transformations idéologiques ou d’innovations technologiques (les deux sont en général liées) pour modifier en profondeur les conditions de la textualité, et par conséquent la relation entre texte et discours » (2014 : 38). Si trois axes organisent les approches du texte comme « texte-structure », comme « texte-produit » (comme « trace d’une activité discursive ») et comme « texte-archive » (*ibid*. : 33-34), c’est essentiellement aux types et genres de discours ainsi qu’aux formations discursives qu’il renvient de gérer l’ancrage du texte dans un lieu social, dans un complexe institutionnel. Plus que jamais, selon la formule percutante de Maingueneau (*ibid*. : 77), le « texte est la gestion même de son contexte ». Adam confirme l’intrication de deux perspectives d’analyse qui mettent en avant, l’une, le tissage textuel (empan du texte), l’autre, l’ancrage dans l’espace discursif (empan du discours).

On constate ainsi que, sans viser le transfert de concepts qui ne ferait qu’affaiblir le corps disciplinaire, le dialogue entre les trois disciplines souligne la complémentarité des points de vue[[6]](#footnote-6) : l’importance, également pour la sémiotique, des analyses linguistiques micro-, méso- et macro-textuelles (cf. not. Adam 2015a) ; l’intérêt, pour l’analyse du discours et la linguistique textuelle du discours, de la prise en charge des grands complexes institutionnels, des pratiques également non verbales, voire des formes de vie.

En mettant en avant la notion foucaldienne de dispositif, la *Kritische Diskursanalyse* de Jäger permet de franchir un pas.

2. La notion de dispositif

La notion de dispositif n’est pas absente des travaux de Maingueneau qui, l’adossant à l’énonciation, met l’accent sur le dispositif de parole ou de communication. L’objet de l’analyse du discours est défini en ces termes : « Son objet n’est ni l’organisation textuelle ni la situation de communication, mais ce qui les noue à travers un certain dispositif d’énonciation » (2012). Si le discours littéraire est un « processus qui déstabilise la distinction spontanée entre “texte” et “contexte” » (2000), il incombe au dispositif d’être un élément charnière entre le texte et les formations sociales et historiques, en particulier l’institution littéraire.

La notion de dispositif n’est pas davantage absente des écrits d’Adam,  qui invite « à penser la fonction sémantique des éléments non verbaux et les relations historiques et sociales inscrites dans les dispositifs formels des différentes éditions (histoire du livre et de la lecture) » (2015a : 26).

Si, en vertu d’un glissement, le dispositif devient ainsi indissociable de la prise en considération de pratiques non verbales, Jäger (2000, 2012) est un de ceux qui, dans sa *Kritische Diskursanalyse*, pousse le plus loin la réflexion sur l’articulation des pratiques discursives non verbales, ou des pratiques non discursives, avec les pratiques discursives verbales. Il prend appui sur la définition foucaldienne du dispositif composé de « dit » aussi bien que de « non-dit » (Foucault 1977 : 299).

Le défi consiste alors à dépasser le « dualisme » foucaldien entre le discours et la réalité au profit de l’interdépendance des discours, des pratiques non discursives et du monde des matérialités ou de la réalité. Dans la perspective de la *Kritische Diskursanalyse*, le dispositif constitue dès lors non seulement l’espace où ces différents éléments sont amenés à interagir, mais le processus même de la mise en relation de pratiques discursives transportant des savoirs (*Diskursive Praxen*, parler et penser sur la base de savoirs), d’actions conçues comme des pratiques discursives non verbales ou des pratiques non discursives (*Nicht-diskursive* *Praxen*, agir sur la base de savoirs), de matérialités ou produits (*Sichtbarkeiten*), d’objets (*Gegenstände*) ou encore de manifestations visibles (*Vergegenständlichkeiten*) de savoirs (discours).Comme le note Jäger (2000), on ne saurait se contenter de la coexistence ou présence simultanée des discours et de la réalité (plus particulièrement des objets). Il faut rendre compte de leur rapport très concret, « empirique »[[7]](#footnote-7). Le rendement du dispositif dépend de notre capacité à comprendre les matérialités (produits, objets) comme des manifestations des savoirs et des activités liées à leur transmission. Les dispositifs sont ainsi pris dans des « luttes » incessantes (Jäger 2012 : 116) ; ils se modifient au gré de leur devenir historique.

Quel peut être l’intérêt théorique et méthodologique de la notion de dispositif pour la sémiotique ? Dans quelle mesure enrichit-elle les débats entre cette dernière, l’analyse du discours et la linguistique textuelle du discours ? Les développements récents de la sémiotique post-greimassienne pourvoient le chercheur du bagage conceptuel nécessaire pour scruter les pratiques et les interactions sociales, pour comprendre les changements sociétaux voulus par les choix technologiques, économiques et culturels de ce début du XXIe siècle (Fontanille 2015b). Il incombe non seulement aux genres, mais aux pratiques également non verbales et, surtout, aux formes de vie de rendre compte des modes d’existence sociaux, des régimes de croyance et d’identification. Plus concrètement, si les sémiotiques-objets véhiculent des savoirs, des valeurs, des passions… dont la forme, jamais stabilisée, est appelée à être constamment renégociée et transformée, la notion de dispositif peut donner plus de plasticité à celle d’interface. En effet, si, selon Fontanille (2008 : 34), l’interface met en relation les instances formelles, dont les textes-énoncés, avec des expériences, la notion de dispositif prépare le terrain à un élargissement de la notion de sémiose[[8]](#footnote-8), qui ne s’applique pas seulement aux signes, aux textes-énoncés, aux pratiques (également non verbales) ou aux formes de vie, mais à tout ce pan institutionnel qui les englobe et les fait signifier. À travers la distinction, proposée par Fontanille (2015), entre des sémioses « englobantes » (par exemple, le cinéma) et des sémioses « encapsulées » (par exemple, un film), il devient possible de penser davantage les préliminaires du processus de la transmission : « Œuvre, institution, supports médias, objet dynamique, patrimoine, mémoire : autant de sémioses qui intègrent d’autres sémioses (textes, signes, objets, pratiques, etc.) pour les rendre transmissibles »[[9]](#footnote-9). Si l’œuvre participe d’un dispositif « englobant » des textes littéraires, c’est dans l’exacte mesure où elle est liée à une institution de la parole littéraire, nécessairement inscrite dans un contexte sociohistorique, culturel et économique, et validée par rapport à des canons, surtout esthétiques, mais aussi éthiques, qui sont donnés en partage dans un lieu et à un moment donnés. Ainsi, la réédition des *Années* d’Annie Ernaux sous le titre *Écrire la vie* (2011), dans un ouvrage qui s’apparente à l’intégrale rétrospective, se charge du poids symbolique d’une économie éditoriale (la collection Quarto Gallimard, qui se situe nécessairement par rapport à la Pléiade[[10]](#footnote-10)), voire de protocoles communicationnels qui, à travers le photojournal proposé en ouverture, appuient un projet de signification visant un renouvellement du récit autobiographique.

On voit ici à quel point la prise en compte de l’institution, que ce soit par le biais du dispositif et des enjeux de pouvoir qui y sont liés ou de la distinction entre sémioses englobantes et sémioses englobées, nourrit la réflexion sur l’articulation des textes avec les discours au delà même des unités topiques et non topiques, des genres et types de discours, des unités transverses et des unités construites (Maingueneau 2012), jusqu’aux institutions (discursives, académiques…). Est-ce privilégier la troisième attitude que Maingueneau (*ibid.*) décèle dans la recherche contemporaine en analyse du discours : celle qui, dans le sillage de Foucault, « s’éloigne des sciences du langage pour embrasser de vastes configurations où se mêlent textes, institutions, comportements » ? Un des défis à relever concerne la conjugaison de cette attitude avec la première qui, dans le droit fil des travaux de Dubois, s’inscrit dans les sciences du langage et focalise son attention sur les pratiques discursives de la société[[11]](#footnote-11). Pour les penser ensemble, nous proposons de mettre l’accent, dans la dernière partie, sur le processus de la discursivisation et de la textualisation[[12]](#footnote-12).

3. La notion de médiation : de la discursivisation à la textualisation

Cependant, en mettant le dispositif en relation avec la structure d’englobement en sémiotique, nous avons adopté un point de vue essentiellement topologique. Il reste, maintenant, à accentuer le volet processuel selon Jäger, en relation avec la pratique. Nous souhaitons capter une dynamique à travers le déploiement d’un ensemble de déterminations contextuelles qui s’exercent sur le devenir du texte et articulent ce dernier avec le discours[[13]](#footnote-13). D’une part, il s’agit de ne pas céder à une visée déterministe. D’autre part, il importe de faire échec à la partition entre un extérieur et un intérieur des textes[[14]](#footnote-14). C’est cette double exigence qui semble sous-tendre la réflexion sur l’action du contexte dont Maingueneau (2014 : 21) souligne l’importance : « On ne peut pas dire que le discours intervient *dans* un contexte, comme si le contexte n’était qu’un décor ». Les influences croisées du contexte sur le discours et du discours sur le contexte permettent à leur tour de déjouer les logiques déterministes : ainsi, selon Angermuller et Philippe (2015 : 11), « […] le discours se dote d’un contexte autant qu’il est donné par un contexte, l’énonciation consistant à présupposer et à valider cette contextualisation rétrospective, selon les tendances et les règles spécifiques d’un genre, d’une institution et d’une société ». C’est bien une telle réciprocité de l’action que mettent aussi en évidence les Critical Discourse Analysis/Studies (CDA/CDS) : comme le notent Angermuller, Maingueneau et Wodak (2014 : 361-362), « décrire le discours comme une pratique sociale implique une relation dialectique entre un événement discursif particulier et la ou les situation(s), la ou les institution(s) et la ou les structure(s ) sociale(s) qui l’encadrent. L’événement discursif est façonné par elles, mais il les façonne aussi » (nous traduisons).

Mais comment rendre compte des conditions et des modalités mêmes du processus de détermination contextuelle responsable de la mise en discours et en texte ? Ou encore, en termes sémiotiques, comment opère le processus de l’intégration descendante à travers le passage d’un niveau d’immanence du parcours de l’expression à un autre (par exemple, de la pratique et de l’objet-support au texte) ou d’une sémiose englobante à une sémiose englobée ? L’intérêt de la notion de médiation est au moins double.

D’une part, les médiations s’exercent à tous les niveaux de pertinence, mais aussi entre eux. Elles sont au cœur des dispositifs comme processualités. Adamécrit ainsi :

[…] les textes ne sont pas des données, mais des constructions issues de procédures médiatrices qui vont de la rature et de la récriture par les auteurs ou les copistes jusqu’aux variations éditoriales, en passant par les traductions.

Impossible de faire comme si les textes existaient en eux-mêmes, en dehors des médiations qui assurent leur circulation, conditionnent l’analyse et participent à la construction de leur signification (2015a : 26).

Les médiations opèrent à tous les niveaux micro-, méso- et macrotextuels ainsi qu’à l’intérieur de l’espace discursif et interdiscursif, voire institutionnel.

D’autre part, il est urgent de prévoir une instance médiationnelle qui veille à l’ajustement des éléments médiationnels, garant, à terme, de la cohésion et de la cohérence textuelles. Cette instance n’est autre que l’instance énonçante, qui n’accède au rang de sujet d’énonciation qu’au terme de, et grâce à la mise en texte (Fontanille 2014).

Or, depuis le tournant phénoménologique de la fin des années 80, on considère en sémiotique que l’instance de médiation n’est pas virtuelle ni hypothétique ; elle est pourvue d’une corporalité qui opère la médiation entre l’extéroceptivité (mondaine) et l’intéroceptivité (affective, cognitive), entre les sensations et figures du monde et les impressions ou concepts régissant notre perception du monde intérieur, bref, entre les « états de choses » et les « états mentaux »/les « états d’âme », les deux s’entrelaçant intimement dans un même acte proprioceptif (corporel)*.* La pensée du dispositif selon Jäger, de l’entrejeu des pratiques verbales et non verbales, ainsi que des « matérialités » ou manifestations visibles auxquelles ces dernières donnent lieu, doit ainsi s’enrichir de la dimension sensible. Si celle-ci est présente chez Jäger, elle ne semble pas avoir reçu, dans le cadre de sa théorie, de vrai développement.

On peut à présent esquisser les étapes d’un parcours qu’on fait correspondre à l’énonciation conçue comme une pratique ancrée dans un contexte sociohistorique et culturel, ou au discours, c’est-à-dire à « l’usage du langage à l’oral et à l’écrit », comme « pratique sociale » (Angermuller, Maingueneau et Wodak 2014 : 361).

Du point de vue sémiotique, il importe de montrer comment un projet d’expression singulier, qui instaure une instance d’énonciation d’abord diffuse et impersonnelle en sujet d’énonciation *a posteriori* (Fontanille 2014), se négocie au confluent, d’une part, des contraintes exercées par les formes de vie collectives, par les institutions, par les pratiques discursives et non discursives et, d’autre part, des visées personnelles. Plus précisément, il incombe à l’instance d’énonciation d’opérer la « conversion » (à travers l’expérience et la réflexivité) et de marquer le texte en devenir d’une empreinte qui est encore largement impersonnelle et collective. Le projet de signification mobilise ainsi différents « styles »[[15]](#footnote-15). Le « style expérientiel » gère les variations de la présence sensible : les médiations esthésiques, sensorielles, qui témoignent de la somatisation de l’univers des perceptions et des réactions affectives, pathémiques, suscitées. Le « style praxique » prend en considération la praxis énonciative qui englobe les genres et les types de discours, les pratiques discursives et non discursives, l’ensemble des sémioses, jusqu’aux formes de vie (Fontanille 2015a). Enfin, le « style pratique » (qui intègre les « styles expérientiel » et « praxique ») concerne jusqu’au détail de la textualisation, jusqu’aux opérations de liage micro-, méso- et macro-textuelles étudiées par Adam.

Conclusion

Comment le texte s’articule-t-il au discours ? Nous avons abordé ces polarités à nouveaux frais en montrant que la sémiotique, l’analyse du discours selon Maingueneau, la *Kritische Diskursanalyse* de Jäger ainsi que la linguistique textuelle du discours définie par Adam apportent des réponses à chaque fois spécifiques à un même questionnement de base. Ainsi, la sémiotisation du contexte permet de penser le dépassement de la scission entre un intérieur et un extérieur des textes, souhaité également par les problématiques du « discours » contemporaines. Ensuite, la notion de dispositif comme processualité liant ensemble les pratiques discursives et non discursives, les matérialités et leurs manifestations comme vecteurs de savoirs nous donne les moyens de prendre en considération jusqu’aux institutions et, pour ce qui est de la sémiotique, jusqu’à l’interface entre l’expérience d’un sujet sensible et cognitif et des sémioses englobantes et englobées. Enfin, la notion de médiation peut contribuer à éclairer d’un jour nouveau le pouvoir d’intervention du contexte – dont les disciplines convoquées cherchent à cerner les modalités – dans le processus de la textualisation.

Il apparaît ainsi que les notions mobilisées projettent un espace de dialogue et d’échange au niveau européen. Quelles seraient les conséquences, pour les disciplines concernées, d’une démarche s’apparentant à la « démarche conjoncturelle de récupération et d’intégration-articulation œcuménique » à l’œuvre en stylistique (Adam, 2002 : 72) ? Nous avons choisi de rehausser les points de convergence et d’enrichissement mutuel, mais aussi de divergence et de débat. Le renouvellement épistémologique est à ce prix.

Bibliographie

Ablali, D., « Types, genres et généricité en débat avec Jean-Michel Adam », *Pratiques*, no 157/158, 2013, pp. 1-19.

Adam, J.-M., « Le style dans la langue et dans les textes *», Langue française*, n° 135, 2002, pp. 71-94.

Adam, J.-M., « *Texte, contexte et discours* en questions », *Pratiques*, no 129-130, 2006, pp. 21-34.

Adam, J.-M., « Discursivité, généricité et textualité », *Recherches*, no 56, 2012-1, pp. 9-27.

Adam, J.-M., « Introduction aux problèmes du texte », *in* Adam (éd.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015a, pp. 11-33.

Adam, J.-M., « Le problème du texte dans l’analyse du discours développée par Dominique Maingueneau (1976-2014) », *in* Angermuller & Philippe (éds), *Analyse du discours et dispositifs d’énonciation*, Lambert-Lucas, 2015b, pp. 41-50.

Adam, J.-M., Philippe, G., « Continuité et textualité », *in* Adam (éd.), *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015, pp. 35-80.

Angermuller, J., « Introduction. L’analyse du discours en Allemagne et en France. Croisements nationaux et limites disciplinaires », *Langage et société*, no 120, 2007, pp. 5-16.

Angermuller, J., Maingueneau, D., Wodak, R., *The Discourse Studies Reader. Main currents in theory and analysis,* John Benjamins Publishing Company, 2014.

Angermuller, J., Philippe, G., « Dominique Maingueneau : l’analyse du discours et le tournant pragmatico-discursif des sciences du langage », *in* Angermuller, Philippe (éds), *Analyse du discours et dispositifs d’énonciation*, Lambert-Lucas, 2015, pp. 7-15.

Colas-Blaise, M., «Forme de vie et formes de vie», *Actes sémiotiques*, n° 115, 2012, pp. 99-123.

Fontanille, J., *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 2003 [1998].

Fontanille, J., *Pratiques sémiotiques*, PUF, 2008.

Fontanille, J., « L’énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition », *in* Le consortium ARC COMMON (éd.), *Common 14, Communication multimodale et collaboration instrumentée*, 2014, pp. 25-28 (consulté le 01/03/2016). Disponible sur : <[www.lucid.ulg.ac.be/conferences/common14/download,php](http://www.lucid.ulg.ac.be/conferences/common14/download,php)>.

Fontanille, J., *Formes de vie*, Presses universitaires de Liège, 2015a.

Fontanille, J., « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI e siècle », *Actes sémiotiques,* n° 118, 2015b(consulté le 01/03/2016).Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>>.

Foucault, M., « Le jeu de Michel Foucault », entretien avec Colas, Grosrichard, Le Gaufey,  Livi, Miller, Miller, Miller, Millot, Wajeman, *Ornicar, Bulletin périodique du champ freudien*, no 10,  1977, pp. 62-93 (repris *in Dits et Écrits* II, 1976-1988, Gallimard, 2001).

Greimas, A. J., Courtés, J., *Sémiotique*. *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, 1979.

Ernaux, A., *Les Années*, in *Écrire la vie*, Gallimard, 2011 [2008].

Jäger, S., « Theoretische und methodische Aspekte einer Kritischen Diskurs- und Diapositivanalyse », *in* Keller, Hirseland, Schneider, Viehöver (éds), *Handbuch Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse,* Band 1 : *Theorien und Methoden*, Opladen, Leske + Budrich, 2000, pp. 81-112.

Jäger, S., *Kritische Diskursanalyse. Eine Einführung*, Münster, *UNRAST* Verlag, 2012.

Kerbrat-Orecchioni, C., *L’énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. Colin, 1980.

Kerbrat-Orecchioni, C., « Contexte », *in* Charaudeau, Maingueneau (éds), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Seuil, 2002, pp. 134-136.

Maingueneau, D., « Linguistique et littérature : le tournant discursif », *Vox poetica,* 2000 (consulté le 01/03/2016). Disponible sur : <[www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html](http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html)>.

Maingueneau, D., « La situation d’énonciation entre langue et discours », *in* *Dix ans de S.D.U*., Craiova, Editura Universitaria Craiova (Roumanie), 2004, pp.197-210.

Maingueneau, D., « Que cherchent les analystes du discours ? », , *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], no 9, 2012 (consulté le 01/03/2016). Disponible sur : <http://aad.revues.org/1354>.

Maingueneau, D., *Discours et analyse du discours. Introduction*, A. Colin, 2014.

Maingueneau, D., « L’énonciation, entre énoncé, texte et aphorisation », *in* Colas-Blaise, Perrin, Tore (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Lambert-Lucas, 2016, pp. 214-224.

Sarfati, G.-E., « Décrire les états du discours : pour une phénoménologie discursive du sens commun », *in* Colas-Blaise, Perrin, Tore (éds), *L’énonciation aujourd’hui. Un concept clef des sciences du langage*, Lambert-Lucas, 2016, pp. 354-373.

1. Cf. Maingueneau au sujet d’une pluralité de définitions du discours apparemment irréductible : « La notion de discours constitue […] une sorte d’enveloppe commune pour des positions parfois fortement divergentes. On est plutôt dans une logique de “l’air de famille” que dans celle d’un noyau de sens qui serait commun à tous les emplois » (2014 : 23). [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. Adam (2006) pour une discussion de cette équation. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. Fontanille (2011) au sujet de la pratique comme « cours d’action ouvert » et négociable. [↑](#footnote-ref-3)
4. Ces « sémiotiques-objets » naissent de la solidarisation d’un plan de l’expression – d’agencements syntagmatiques cohérents du cours de vie (Fontanille 2015a : 214) – et d’un plan du contenu (choix opérés aux différents paliers du parcours génératif de la signification). [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. Sarfati (2016) au sujet du passage, pensé en pragmatique, de la topique sociale à la topique configurationnelle ainsi qu’aux topiques discursive, générique et textuelle. [↑](#footnote-ref-5)
6. Au sujet de la complémentarité des apports disciplinaires, cf. aussi Adam (2015b). [↑](#footnote-ref-6)
7. Cf. la dimension critique inhérente à l’analyse du discours : le discours – ce « flot » ou « réservoir » de savoirs sociaux – est impliqué dans l’exercice du pouvoir. [↑](#footnote-ref-7)
8. On définira la sémiose au moins par la solidarisation d’un plan du contenu et d’un plan de l’expression. [↑](#footnote-ref-8)
9. Cf. les conclusions du Séminaire de Sémiotique de Paris (03/06/2015). Le texte n’a pas encore été publié. [↑](#footnote-ref-9)
10. «  La volumineuse et accueillante collection d’intégrales [ou presque] de Gallimard » veut être un « réceptacle enthousiaste des inédits ou surplus que n’a pas pu intégrer la Pléiade » (présentation en ligne). [↑](#footnote-ref-10)
11. La deuxième attitude, inspirée par Pêcheux, prend appui sur la linguistique « au nom d’une visée critique d’ordre à la fois philosophique et politique » (Maingueneau 2012). [↑](#footnote-ref-11)
12. Nous entendons ici par « textualisation » le « devenir texte », c’est-à-dire le fait de devenir un tout de sens cohésif et cohérent stabilisé. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ablali (2013 : 11) parle de conditionnement par la praxis : « […] puisque les genres sont structurés aussi bien par des normes langagières que sociocognitives, comment la praxis à laquelle les genres appartiennent conditionne-t-elle la mise en discours des faits de langue ? ». [↑](#footnote-ref-13)
14. Cf. *supra*. [↑](#footnote-ref-14)
15. Au sujet du style comme manière d’être (encore largement impersonnelle) en énonçant, cf. Colas-Blaise (2012). [↑](#footnote-ref-15)